

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Se manger ou ne pas se manger

Anita Janis vient de publier une traduction de l'anglais d'un chef-d'œuvre de George Tabori¹, *Les Cannibales*, dédié à la mémoire de son père, Cornelius Tabori, un petit mangeur comme il dit, déporté à Auschwitz alors que sa mère a survécu, ce qui ne se fait pas sans culpabilité pour lui d'autant plus qu'il n'était pas en Hongrie pendant la guerre². Peut-on pour survivre à Auschwitz manger un cadavre humain ?

George Tabori est un scénariste, romancier, nouvelliste, auteur et metteur en scène de théâtre, directeur, chef de troupe, comédien à ses heures, né hongrois le 24 mai 1914 à Budapest, et décédé britannique le 23 juillet 2007 à Berlin, à l'âge de 93 ans. Né en Hongrie en 1914 dans une famille d'intellectuels juifs, György Tábóri est envoyé par son père en apprentissage à Berlin en 1932 et 1933. Puis il émigre à Londres en 1935 pour rejoindre son frère aîné. Il adopte la nationalité britannique, devient journaliste à la BBC et traducteur ; d'abord correspondant de guerre en Bulgarie et en Turquie, il s'engage dans l'armée britannique en 1941 et est affecté au Proche-Orient, où il écrit son premier roman. En

1943, il rentre à Londres et travaille de nouveau à la BBC. Ses parents sont déportés. Seule sa mère survit. En 1945, il est invité à Hollywood, son roman ayant attiré l'attention des studios, et s'installe aux États-Unis. Il quitte définitivement les États-Unis pour l'Allemagne en 1971, où il travaille pour la télévision et la radio, tout en poursuivant ses activités d'auteur et de metteur en scène de théâtre.

La pièce *Les Cannibales* commence à New York par une conversation entre deux survivants de la Shoah, Heltai, un fabricant de jouets, et Hirschler, un gynécologue, qui préfèrent, pour le premier un banana split et pour le second une tartelette aux fraises chez Howard Johnson, la principale chaîne de restaurants des États-Unis dans les années 1960. Ils concluent : « *Le goût, cela ne se discute pas.* » Aidés par les fils de ceux qui ont péri dans leur baraquement, ils font une incursion dans le passé pour revenir sur les événements qui leur ont permis de survivre. La pièce qu'ils jouent se déroule dans le bloc 6 d'Auschwitz. L'état de famine est à son comble et les détenus tuent accidentellement l'un de leurs compagnons en lui arrachant un morceau de pain.

Le défunt Bouffy Pinkus est obèse, deuxième homme le plus gros d'Europe, monstre glandulaire. Son cadavre est découpé et un coin cuisine est improvisé. Oncle, aîné du baraquement et ancien acteur, s'égosille, invoquant la Bible et tous les arguments possibles pour empêcher les autres de commettre cette abomination. Bouffy se relève de la marmite où il mijote pour nous instruire sur la bonne tenue d'une table et s'adresse au public : « *Comment évaluez-vous votre sens des valeurs ?* » Heltai demande qu'on laisse Bouffy tranquille, c'est un artiste et Flaubert a bien mis cinq ans à écrire *Madame Bovary*. Il finira par mourir et

à être mangé. Le gitan répond : « *J'en-cule Madame Bovary* ». C'est un sens de l'humour féroce que celui de Tabori et une pratique du Witz. Plus rien ne tient si le langage est détruit et quand on ne prend pas soin du langage, l'humanité est détruite. Oncle cite la Bible, mais cela n'a plus aucun sens. La loi ne vaut plus rien. Même le cannibalisme qui est un interdit majeur pour la civilisation humaine ne tient plus :

« Les haut-parleurs.

Hérodote et Strabon

Parlent des Massagètes Scythes

Qui tuaient les vieillards et les mangeaient.

Un cannibalisme sporadique apparaît parmi les peuples civilisés. »

Faut-il, ou ne faut-il pas, manger de la chair humaine ? Va-t-on, ou ne va-t-on pas, goûter à un camarade ? Cette question de goût ultime sera une question de vie ou de mort. Un choix qui ne se discute pas. Oncle conseille de ne pas manger le sang essayant de sauver les règles alimentaires de la Cacherout. C'est absurde au dernier degré, mais ce qui est vraiment absurde, c'est que dans les camps, c'est tout qui est sans dessus dessous. Tabori ne fait pas des déportés des héros du Bien. Ils sont capables de tout et c'est ce qui fait leur humanité. Tabori n'a pas un grand succès en France. Est-ce que l'on en a assez de la Shoah ou est-ce que les personnages qu'il nous montre, humains, trop humains, ne nous dérangent-ils pas parce qu'ils nous renvoient une image qui n'est pas celle de la victime que nous avons dans la tête ? Comme le dit Oncle : « Si Dieu est mort, tout est permis ». ■

[1] Tabori George, (1968), *Les Cannibales*, Traduit de l'anglais par Anita Jans, éditions Théâtrales, 93100 Montreuil, 2015. J'ai fait une vidéo en yiddish sous-titrée en français sur *Les Cannibales* et j'ai interviewé Anita Jans. On peut y accéder sur les liens suivants : Max Kohns vort 7 20 mars 2015. Traduction par Anita Jans de la pièce de George Tabori, *les Cannibales* et entretien avec elle. Groupe privé Yiddish pour les Nuls sur Facebook <https://www.facebook.com/groups/305212699661115/?fref=ts> You Tube Max Kohns vort 7, 20 mars 2015 Pour avoir les sous-titres en français, il faut cliquer sur l'icône blanche en bas à droite. <https://www.youtube.com/watch?v=to9YF39vS20&list=PLsqVZpMAIUKRq0Su8Epj21FeA9408EQIW>

[2] Tabori George, *Le courage de ma mère* (1979). *Weisman et Copperface. Un western yiddish* (1990), texte français de Maurice Tazsman, Paris, éditions Théâtrales, 1995.